HOMERE : L'ILIADE ET L'ODYSSEE, ETC.

LES CROYANCES ET LES PRATIQUES DE THEURGIE ET DE GOETIE EXPOSEES PRECEDEMMENT SE RETROUVENT DANS LES PLUS ANCIENS AUTEURS DE L'ANTIQUITE.

A l'exposé si incomplet des croyances religieuses de l'antiquité, à ce qui vient d'être dit sur la théurgie et la goétie, il serait bon de joindre divers passages pris dans différents auteurs de l'antiquité et chez plusieurs peuples. Mais cette tâche n'entre pas dans ce plan : à la rigueur, **un seul peuple et un seul auteur suffisent, ces croyances et ces pratiques étant à peu près les mêmes partout.** Cette nation, si on veut, ce sera **la Grèce** ; cet auteur, ce sera **Homère**. Les Grecs ont reçu leurs doctrines des Phéniciens, des Thraces, des Égyptiens. Orphée, chez eux, fonda les mystères ; Cécrops leur apporta la sagesse égyptienne ; Cadmus le premier érigea chez eux des autels. Les Grecs avaient déjà leurs pratiques superstitieuses, telles que divinations, oracles, etc. ; ils consultaient le chêne de Dodone, ils avaient enfin ce merveilleux qu'on voit même aujourd'hui chez les peuples les plus sauvages ; mais ces législateurs coordonnèrent les croyances, réglèrent le culte, et apportèrent la notion d'un Dieu premier principe... Citer ces croyances et ces pratiques chez les Grecs, c'est citer ce qu'on croyait et, ce qu'on pratiquait chez les vieux peuples dont ils furent les disciples.

Mille ans avant notre ère, Homère a composé un ouvrage immortel, que ce soit un poème contenant des fictions, peu nous importe s'il **transmet les croyances du temps, les mœurs, les superstitions**. Ouvrons ***l'Iliade et l'Odyssée***, nous y verrons toutes les croyances des Grecs, citées avec plus de détails qu'on n'a droit de l'attendre d'un auteur qui n'en parle que par occasion, ouvrons-les, dis-je, et **nous y trouverons les oracles, les présages, la nécromancie, les diverses divinations, les prodiges qui présagent les événements dirigés par les dieux, les songes, le pouvoir de transformer, de causer des maladies et de guérir par des charmes. La faculté de se rendre invisible, l'enthousiasme prophétique, le don de prédire qu'on observe quelquefois chez les mourants, l'augurie, la magie malfaisante, la magie bienfaisante, la magie prestigieuse,** toutes ces choses que nous ferons remarquer dans les livres sacrés des Hébreux, que nous retrouverions chez les anciens sages d'Égypte et de Chaldée, qu'on verra aux époques historiques chez les Grecs et chez les Romains et parmi les peuples modernes ; **tout cela**, dis-je, **est dans *l'Iliade et l'Odyssée*[1].** Ainsi, depuis une longue suite de siècles avant notre ère, les Grecs consultaient les augures et les songes.

Achille dit : consultons un augure ou même un interprète des songes, car ils sont envoyés par Jupiter.

Calchas est consulté, pour qu'il fasse connaître la cause du courroux d'Apollon ; mais le devin, qui connaît le passé, le présent et l'avenir, hésite de répondre ; il serait forcé d'accuser Agamemnon... Ce courroux est excité, non par la gravité d'un crime, mais par la prière de Chrysès, prêtre d'Apollon. Ce dieu, l'ayant exaucé, afflige les Grecs d'une épidémie qui ne cessera qu'après avoir immolé une hécatombe et renvoyé Chryséïs. (*Iliade,* I.) Bien des siècles avant notre ère on pensait donc qu'un prêtre pouvait obtenir des dieux qu'ils châtiassent les coupables[2].

On croyait aux présages, aux prodiges... Le même devin interpréta celui-ci : on avait vu un dragon, le dos marqué de sang, dévorer des passereaux et paraître soudain pétrifié. (*Iliade,* II.)

Les songes annonçaient l'avenir. Homère nomme le vieil Eurydamas interprète des songes, qui avait négligé d'interpréter ceux de ses fils avant le combat (*Iliade,* V, 149, 150.

Le devin Hélénus, inspire par Apollon et Pallas, engage Hector à provoquer au combat le plus vaillant des Grecs, en lui assurant qu'il ne succombera pas dans l'action. Les dieux apparaissent alors sous la forme de deux vautours pour encourager le guerrier qui accepte cet heureux présage. (*Iliade,* VII.)

A cette époque, le tonnerre, comme il le fut chez les Étrusques, était un présage. Plusieurs fois Jupiter tonnant sur le mont Ida, Hector y vit un signe de la victoire. Cependant il devait succomber, car le destin, plus puissant que Jupiter, l'avait décrété ; le héros a lancé sur Achille un trait inutile, que son bouclier divin (*enchanté*) a repoussé. Déiphobe apparaît à côté d'Hector, ce dernier lui demande sa lance ; hélas ! Déiphobe n'était qu'un fantôme trompeur, dont l'apparition présageait le trépas d'Hector. Les dieux ont fasciné ses yeux..., vaincu bientôt et mortellement frappé, il fait cette prédiction : Pâris, s'écrie-t-il, avec l'aide d'Apollon renversera un jour mon impitoyable vainqueur près des portes Scées. (*Iliade,* XXII).

Dans ce passage se voient, deux croyances, que le temps n'a pu détruire. Les mourants obtiennent parfois le don de prédire, et souvent l'apparition d'un spectre a été le présage d'une mort prochaine[3].

On trouve même dans Homère des exemples d'incrédulité qui prouvent qu'elle est de tous les temps : Halitherse, habile devin par le vol des oiseaux, prédisait un malheur terrible aux amants de Pénélope ; l'un d'eux, Enrymaque, lui répond : va, vieillard, va prophétiser à tes enfants... Ton oracle va être anéanti par le mien... Que d'oiseaux voltigent sous le soleil, sont-ils tous des interprètes certains de nos destinées ? (*Odyssée,* II.)

Circé, par ses enchantements domptait les animaux les plus féroces ; sous l'influence de sa baguette et d'un breuvage magique, les compagnons d'Ulysse furent métamorphosés en pourceaux ; ils en eurent la tête, la forme et la voix, ils devinrent comme eux hérissés de soie... Cependant ils se reconnaissaient : à cet égard seulement la métamorphose n'était pas complète. Ainsi captifs, ils déploraient leur malheureux sort qu'Ulysse n'évita qu'en recevant de Mercure une plante qui neutralisa les enchantements de Circé. C'est en vain qu'il a bu le fatal breuvage, que Circé l'a frappé de sa baguette, Ulysse a conservé sa figure et sa forme. Son protecteur lui avait indiqué un secret pour désenchanter ses compagnons, c'était de se précipiter sur Circé en feignant de vouloir l'immoler, alors non-seulement il évite lui-même la trans-

[1] Et l'on fait étudier cette pourriture dans les écoles depuis longtemps et encore aujourd'hui dans les écoles de la Tradition. Quelle folie ! Ne soyons pas surpris que la grâce ne passe pas. Les travaux de Bizouard sont fondamentaux.

[2] La malédiction ou *excommunication* remonte à l'origine du Monde. Caïn fut maudit après le meurtre d'Abel. L'excommunication livre aux puissances infernales ; c'est la *traditio Satanæ* des Actes des Apôtres. On la voit dans toutes les religions, et les peuples mêmes ressentent l'excommunication lancée contre leur souverain.

[3] Patrocle mourant prédit à Hector que le destin a décidé qu'il tomberait bientôt sous le fer d'Achille (*Iliade,* XVI).

formation, mais il obtient que ses guerriers recouvreront leur première forme, ce qui eut lieu par l'onction d'une huile magique. (*Odyssée*, X.)

On fera de suite observer que cette métamorphose, dans la pensée du poète, appartenait à **l'art magique**; que ce serait une erreur grave de l'attribuer à l'effet des charmes naturels de Circé ou du vin, qui, bu avec excès, assimile l'homme à un animal immonde. La croyance aux transformations est trop constante chez les anciens pour qu'on doive recourir à l'allégorie ; ils en ont la voix, dit Homère, ils en ont la forme, ils sont même comme eux hérissés de soie… Cette description n'est pas le portrait d'hommes ivres ; ceux-ci ne se connaissent plus, et les premiers se reconnaissaient en déplorant leur sort. La manière dont Ulysse obtint le désenchantement de ses guerriers, et l'évita pour son propre compte, vient corroborer ce sentiment. Voici donc un exemple de transformations d'une haute antiquité ; on y voit encore qu'à cette époque, comme chez les modernes, les menaces étaient un préservatif contre les charmes ou en détruisaient l'effets.

Après cet exemple de transformation, on en trouve un de nécromancie. Ulysse veut évoquer l'ombre de Tirésias et s'adresse à Circé, qui, n'étant pas une nécromancienne, lui conseille d'aller à l'extrémité des mers consulter ceux qui évoquent les mânes ; comme elle sait commander aux vents, le navire d'Ulysse, abandonné au souffle de Borée, vogue en suivant une route inconnue avec une vitesse prodigieuse, jusqu'à l'entrée des enfers[1].

On voit souvent dans Homère les dieux prendre un corps fantastique, et combattre pour les mortels. Achille ayant fait une prière à Jupiter, Pallas et Neptune, sous forme humaine, viennent le soutenir dans son combat et lui promettent qu'il ne succombera point sous l'effort du dieu du fleuve Xanthe. *(Iliade*, XXI.)

Les dieux accordaient quelquefois la faculté d'être invisible. Hector allait succomber si Apollon, au moyen d'un nuage, ne l'eût rendu invisible aux regards d'Achille. (*Iliade*, XX, 444.)

C'est ainsi que, sans être vu, Ulysse traversa la ville des Phéaciens. Il en admira les murailles, les places, et arriva jusqu'au palais d'Alcinoüs. Ce ne fut qu'en embrassant les genoux de la Reine que le charme cessa. (*Odyssée*, VII)

Avant l'époque chantée par Homère, on consultait les oracles. Ulysse se rend à Dodone pour y consulter le chêne et recevoir la réponse de Jupiter[2].

S'il était possible de s'étendre davantage, on citerait ainsi dans les vieux monuments de l'antiquité mille exemples propres à appuyer la doctrine des Gentils.

Apollon, amoureux de Cassandre[3], lui accorde le don de devination. - Oh ! ma mère, disait-elle, faut-il qu'Apollon m'ait choisie !... qu'il m'ait saisie malgré moi de sa fureur !... Et bientôt, sous l'influx divin, elle s'écrie : Oh ! mes sœurs, oh ! Priam, oh ! malheureux roi ! que j'ai pitié de vous !... etc. Il brille, le flambeau de Pergame... Elle voit le carnage, elle voit l'incendie... Ce n'est plus Cassandre qui parle, c'est un dieu, dit Cicéron. (*De div*., I, 31)

Œnone[4] reçut aussi les caresses d'Apollon qui lui octroie le don de guérir. Apollon, disait-elle, m'a lui-même enseigné son art ; tout ce qu'il y a d'herbes et de racines dans le monde est connu de moi. (V. Ovide. - Leclerc, Hist. de la méd. L. I, chap. XXI.) Selon Apulée, Chiron tenait de Diane la connaissance de la vertu de certaines plantes. (Leclerc, id.). Médée[5] avait appris à fond de sa mère l'art des enchantements et réunissait la magie empoisonneuse à la prestigieuse. Pour décider les filles de Pélias à faire bouillir leur père dans un chaudron pour le rajeunir, elle, fit cuire d'abord un bélier, et ce n'est qu'en fascinant leurs yeux qu'elle en fit sortir la forme trompeuse d'un agneau. (Diod. de Sicile, IV, 52.)

Elle avait le pouvoir auquel prétendaient les Médées des temps modernes : un jour elle s'éleva dans les airs sur un char traîné par des dragons, que lui avait donné le Soleil, emportant avec elle les enfants qu'elle avait eus de Jason. La même magicienne avec les secrets d'Hécate, éteignait les flammes, faisait rebrousser le cours des fleuves et arrêtait celui des astres.

Ces citations, si faciles à multiplier en parcourant les chefs-d'oeuvre que l'antiquité nous a légués, prouveraient tous la haute antiquité des diverses branches de la magie. En vain nous dirait-on, que nous voulons prouver l'existence de ces croyances par des fictions sorties de l'imagination des poètes ! – Des fictions, vérités pour les Chaldéens, pour les Égyptiens, pour les peuples qui civilisèrent la Grèce ; des fictions devenues la croyance des siècles postérieurs, ne peuvent être l'oeuvre de l'imagination des poètes à une époque intermédiaire. Il n'est pas permis de supposer que la Grèce, encore barbare, fut moins crédule et moins superstitieuse que la Grèce civilisée. Ses habitants devaient ressembler beaucoup aux peuplades dont les voyageurs nous dépeignent les mœurs, et qui nous offrent les mêmes superstitions que celles dont parle Homère. Le simple bon sens n'est pas ici notre seul guide. Les érudits ont prouvé tous que les anciens poèmes n'étaient pas de pures fictions, mais des traditions antérieures aux poètes ; les Pères l'avaient dit. Selon Lactance, "ils ont transmis **des faits réels** qu'ils ont taché d'embellir".

---

[1] Grotte où résidaient les nymphes ou prêtresses ; cavernes habitées par les fées. C'est dans une semblable retraite que Julien consulta Maxime.

[2] Cet oracle doit être antérieur à la première colonie conduite par Inachus, qui vivait près de 900 ans avant Homère.

[3] Apollon devient amoureux de Cassandre, et lui accorde le don de prédire dans l'enthousiasme sacré : rappelons-nous qu'Apollon est le même dieu que Jupiter, que Bacchus, que Sérapis ; qu'il est même identique avec Diane, Hécate, Némésis, Cérès... Apollon est le même que Pan, que Priape, que le dieu infernal. Cassandre, est donc dans cet état qui donne le don de prévision. C'est une variété de la grande catégorie à laquelle appartenaient les *Cerriti* chez les Romains. C'est un dieu qui l'inspire comme l'étaient la pythie chez les Grecs, et comme les gens que plus tard on nomma *possédés*. Cassandre était enfin dans un état qui établit l'antiquité de l'affection des succubes et de divination par l'extase.

[4] Œnone a la même affection : elle a reçu des dieux le don de guérir. Ces secrets, que les mortels reçoivent des dieux, nous les verrons même révélés dans des temps bien près de nous. (*Les sorciers, les somnambules*.)

[5] Médée est fille d'Hécate ; on sait ce qu'était ce parentage. Hécate est la même que Proserpine, Cérès, Sérapis... On conçoit que le Soleil lui permette de voyager dans les airs sur des dragons. C'est aussi le Soleil ou Apollon qui, dans des siècles postérieurs, donnera au Scythe *Abaris* cette flèche d'or qui lui permettra de faire des voyages aériens. C'est le même que Sérapis, que Pluton, celui qui fut appelé *diabolos* et qui, à une époque si rapprochée de la nôtre, ne donnera aux Sorciers ni char ni flèches d'or, mais un manche à balai chez nous, et une pique, une lance en Norvège, comme nous le verrons.

Arnobe (*Adv. gent.*) s'exprime ainsi : "Pour couvrir l'indécence de vos dieux, vous dites que c'est l'ouvrage de l'imagination des poètes ; qui croira qu'ils aient chanté des faits autres que ceux qui étaient dans la bouche de tout le monde et qu'ils aient été assez impudents et extravagants pour débiter des choses qui devaient leur attirer le courroux des hommes et des dieux..."

Bayle dit lui-même : "qu'il y eut des gens qui s'efforcèrent d'éluder les coups portés à l'ancienne religion en rejetant sur les licences poétiques ce qu'on lui reprochait, mais ce faible retranchement fut forcé... On a prouvé, d'une manière démonstrative, que ce que les poètes avaient dit des dieux était l'objet de la religion du peuple". (Bayle, Rép aux quest. d'un prov. - Voir aussi Bacon et Avéranus, 33è dissertation sur Virgile.) Pour peu d'attention qu'on apporte, dit Bacon, à la lecture d'Homère et d'Hésiode, on voit que ce qu'ils rapportent vient de temps plus anciens, et que ce sont **des traditions**.

Il est donc constant (on ne peut trop insister sur ce point) que les poètes n'ont fait que chanter des traditions, car de semblables croyances sont consignées dans les livres sacrés des Hébreux, infiniment plus anciens qu'Homère. Il faut en conclure que les croyances avaient précédé les poètes, et que, puisque le législateur hébreu punissait sévèrement les pratiques citées par les poètes, celles-ci n'étaient pas de vaines fictions ; donc, la croyance postérieure, loin d'être fabuleuse à sa source, est née de **faits réels**.

FAUX SACERDOCE, APERÇU DE LA MAGIE NOIRE PRATIQUEE PAR LES GOETISTES DE L'ANTIQUITE AVANT NOTRE ERE.

Les membres d'une sorte de secte qui n'appartenaient pas à un sacerdoce légal étaient aux yeux des gentils ce que sont encore aujourd'hui, dans quelques pays, certains devins ou guérisseurs ; revêtus du même pouvoir que les prêtres ils guérissaient les maladies, prédisaient, exorcisaient, chassaient les esprits des maisons hantées, délivraient ceux qui étaient obsédés ou possédés par les larves, et auraient eu même le pouvoir de maléficier. Ceux-ci, quoiqu'en rendant ces services, n'étaient que tolérés et l'objet d'un mépris presque universel. Ces prêtres mendiants, en gagnant ainsi leur vie auprès des riches qui s'adressaient à eux, n'étaient ni respectés comme théurgistes, ni punis comme goétistes. Les plus convaincus des croyances de la gentilité méprisaient ces intrus dans les sciences sacrées, plusieurs même pensaient qu'ils n'avaient aucun pouvoir. On verra Quintus, quoique stoïcien et croyant aux prodiges, dire qu'il ne fait nul cas des augures du pays des Marses, ni des astrologues du Cirque, ni des prêtres d'Isis, etc. : "Tous ces gens-là, dit-il, n'ont ni art ni connaissance, ce sont des ignorants, des fainéants et des fous que la misère gourmande, qui promettent des monts d'or en demandant une drachme (Cic., *de Div*., I, 58)". Mais assez d'autres y avaient une confiance entière, qu'ils disaient justifiée par les œuvres.

Ces faux prêtres, nombreux sans doute, d'une caste tombée, que l'État tolérait, éprouvaient cependant quelquefois toute la sévérité des lois ; comme ils initiaient ceux qu'ils pouvaient recruter à leurs associations mystérieuses et nocturnes, les magistrats furent chargés, dit Tite-Live, d'interdire, la ville, le cirque et le forum à ces prêtres et aux devins, et on leur infligea des peines, ainsi qu'à leurs affiliés. L'historien entend parler ici des chefs de ces assemblées où se commettaient les abominations déjà citées ; mais l'indifférence en religion eut bientôt pour résultat d'admettre toutes ces doctrines et ces sociétés ; chez les Romains, on les punissait seulement quand ils se livraient à des pratiques défendues.

A côté de ceux-ci une caste malfaisante et plus ténébreuse peut-être, tenant sans doute ses secrets de ses ancêtres, qui les avaient reçus des dieux infernaux, se livrait aux plus noires pratiques de la goétie ; il n'entre pas dans ce plan d'en faire l'exposé historique avant notre ère ; un temps viendra où, forcé d'esquisser le hideux tableau de la magie, nous n'aurons qu'une chose à affirmer, c'est que **la sorcellerie moderne est la continuation de la vieille goétie**. Quelques mots seulement sur ses pratiques détestables dans l'antiquité, sans nous attacher à en faire l'histoire chez un peuple déterminé, suffiront pour montrer l'étendue de pouvoir des goétistes.

Citons au hasard et sans ordre des passages pris dans les historiens et chez les poètes.

Les goétistes pouvaient faire tomber la grêle et exciter une tempête. Properce dit qu'ils préparaient une fosse avec certaines cérémonies (IV, 5 11).

Leur regard causait la mort. Ériphyle faisait mourir ses victimes par le regard.

Ils pratiquaient ce qu'on nomme parmi nous *l'envoûtement*. Théocrite[1], Ovide, etc., mentionnent l'usage des images de cire et autres charmes pour faire mourir, qu'on sera surpris de retrouver dans des siècles bien voisins du nôtre, et qui rappellent, comme l'a dit Bayle, le tison de Méléagre.

Par *l'incantation*, on avait un empire presque absolu sur les sentiments et les passions. Symætha excitait ainsi jusqu'à la fureur l'amour de Delphis.

L'œuf de serpent, chez les Gaulois, avait le même pouvoir. Les Romains en étaient si convaincus que, loin de mépriser cette croyance populaire, ils punirent du dernier supplice un chevalier gaulois qui, pour gagner sa cause, en avait caché un dans son sein, barbarie atroce, si à leurs yeux ce n'était qu'une pratique absurde (Pline, XXIX, 12).

En prononçant certains vers, les Thraces, selon les historiens, enfonçaient un tison dans l'œil de leur ennemi sans le toucher, exemple bien ancien de blessures faites à distance.

Tous les historiens rapportent que les magiciennes de Thessalie faisaient élever des tempêtes et des orages, donnaient des maladies mortelles, faisaient périr les troupeaux, causaient l'impuissance et une mort lente au moyen d'images de cire à l'effigie de ceux qu'elles voulaient maléfier, et qu'elles perforaient d'aiguilles.

Les tours rapides du *rhombus*, accompagnés de paroles mystérieuses, ramenaient un amant infidèle. Les branches du laurier, arbre consacré à Apollon, les lames gravées de caractères inconnus, les clous arrachés d'un gibet, des crânes humains, des ossements de morts mêlés avec les cheveux de l'inconstant ou avec des pièces de ses vêtements, établissaient ce qu'on appellerait aujourd'hui le rapport, et contraignaient de revenir auprès de l'amante délaissée celui à qui ces cheveux et ces vêtements avaient appartenu. Amaryllis fait trois nœuds de diverses couleurs, et contraint ainsi de revenir son volage Daphnis. (Virg, VIIIè égl.)[2].

[1] On voit dans Théocrite, Idylle 2è, une conjuration et les menaces d'un maléfice.

[2] Dans Virgile Horace, etc., etc., on voit ainsi des sorcelleries, les mêmes pour le but si elles diffèrent dans la pratique.

Au moyen d'ossements, de parfums, de caractères bizarres, de regards, de signes, d'insufflations, de paroles prononcées d'une certaine manière, les goétistes opéraient ainsi des prodiges infernaux.

Dans une nuit sombre, on invoquait Hécate, qui apparaissait au milieu des hurlements sinistres des chiens qui annonçaient sa présence.

Les goétistes évoquaient les morts : une fosse des ossements, des lambeaux de chair humaine, des cheveux de celui qu'on voulait évoquer, certaines herbes, le sang d'une brebis noire, des libations, contraignaient l'ombre d'apparaître.

L'impuissance causée par enchantement, appelée plus tard le nœud d'aiguillette, était un maléfice fort commun chez les anciens. Démosthène cite l'exécution d'une sorcière convaincue de ce crime.

Pausanias dit qu'on fut obligé, en Grèce, d'établir une chambre de justice exprès pour en punir les auteurs.

Hérodote cite divers exemples prouvant qu'on n'épargnait pas même les plus augustes personnages.

Platon avertit les jeunes mariés de se défier des ligatures.

Il est fort inutile de continuer cet exposé de la magie nuisible. Il serait facile de prouver non seulement qu'elle existait avant notre ère, telle qu'on l'a citée depuis cette époque. Mais elle est bien antérieure à Démosthène, quoique Eusèbe Salverte ait écrit que Démosthène en avait le premier signalé l'existence récente en Grèce ; ce savant a-t-il donc oublié qu'elle est mentionnée même dans les siècles héroïques et dans les plus anciens monuments de l'histoire ?

Les goétistes, avons-nous dit, ne se livraient pas uniquement à des pratiques meurtrières. Ils avaient des formules pour calmer le courroux de ceux qui, ayant souffert une mort violente, venaient effrayer les vivants ; pour chasser les démons des habitations et des corps, pour faire des prestiges, pour se métamorphoser, se transporter par l'air, pour faire des prédictions, des guérisons, etc., etc. Les magiciennes de Thessalie prétendaient, comme on sait, faire descendre la lune par leurs conjurations, prétention qu'il sera bon d'expliquer.

Ainsi, redisons-le, les goétistes étaient donc non moins puissants que les théurgistes

Les métamorphoses étaient si communes qu'Hérodote parle d'un peuple dont tous les habitants passaient pour magiciens. On assure sous le serment, dit cet historien, que tous les ans, pendant quelques jours, ils se transforment en loups. Si ces transformations étaient moins fréquentes chez les Grecs et chez les Romains, les poètes cependant ne les ont point omises. J'ai vu, disait Amaryllis, Méris se changer en loup.

His ego sæpe lupum fieri et se condere silvis
Mœrim . . . . (Virgile, Égl. VIII, 97).

Le transport aérien chez les anciens ressemble comme on le verra, à celui des modernes. Abaris tenait d'Apollon une flèche d'or avec laquelle il se transportait aussi vite que la pensée où bon lui semblait, traversant les mers, abordant des lieux inaccessibles. Avec l'aide du même véhicule on avait vu, le même jour, Pythagore à Scizzo en Sicile et à Métaponte en Calabre. Si ces deux personnages ne sont point goétistes, depuis Médée jusqu'à Pamphile, dont nous parlerons (V. *Apulée*), assez d'autres ont joui du même pouvoir locomoteur. Médée a reçu ses dragons, et Abaris sa flèche volante du même dieu ; nous verrons un jour nos sorcières transportées sur un bâton, comme Abaris sur sa flèche, ou voyager sur le bouc infernal, comme Médée sur son char attelé de dragons.

Les goétistes avaient le pouvoir d'expulser les esprits des maisons.

La mère d'Épicure se rendait ainsi dans les habitations hantées par les esprits malins pour les exorciser. Elle était de la même secte que la mère d'Eschine ; Démosthène (*Orat. de Coron.*), en parlant de ce dernier, disait : il est né parmi ces misérables que le peuple abhorre ; vous aidiez, lui dit-il, votre mère dans ses opérations magiques, votre mère que chacun appelait *empusa* (sorcière) ; c'est vous qui lisiez les formules d'initiation, qui couvriez le candidat d'une peau de faon, qui éleviez des serpents sur votre tête en criant *évohé, sabohé, sabohé*, etc.

Ils prétendaient faire descendre la lune du ciel par des conjurations ; ceux qui ont pris ces expressions à la lettre ont dit que sans doute les magiciennes choisissaient l'instant d'une éclipse. Tout prouve qu'il ne s'agit pas ici de l'astre qui nous éclaire durant la nuit, la prétention du magicien eût été absurde, et la crédulité de celui qui recourait à son art eût été de la démence, il y aurait eu trop de témoins affirmant le contraire. La circonstance d'une éclipse lunaire ne ressemble en rien d'ailleurs à la descente de l'astre. Le fourbe enfin n'aurait pu en tirer parti que fort rarement, et il faudrait supposer chez les magiciennes de Thessalie des notions astronomiques que les anciens sages ignoraient. Cette prétention s'explique en se rappelant que la lune n'était autre que Diane ou Hécate..., mais non l'astre visible lui-même. Un passage de Lucien appuierait ce sentiment. Cléodème dit : J'étais aussi incrédule que vous ; après que j'eus vu, je fus forcé de croire. Puis, parlant des prodiges d'un hyperboréen, il dit qu'il faisait descendre la lune qui se montrait sous les formes les plus variées : *femme*, *chienne*, *vache*, symboles de Diane, d'Hécate, etc. (V. Lucien, *Philopseudes*, et l'encyclopédie méthodique, *Antiquités et Mythologie*).

LA MAGIE ETAIT PUNIE.

Ce qui prouverait que le pouvoir des goétistes était très constant aux yeux du législateur et des magistrats, c'est qu'on les châtiait sévèrement, non peut-être pour avoir exorcisé des esprits et fait des guérisons, mais pour maléfices, nécromancie, etc.; les Égyptiens les punissaient, les Perses leur écrasaient la tête, les Athéniens les condamnaient à mort. Une sorcière de Lemnos fut ainsi exterminée, et on ne fit pas grâce même à ses enfants. Platon voulait que tous ceux qui par charmes, ligatures, paroles, images de cire, etc., auraient maléficié hommes on bestiaux, fussent punis du dernier supplice. (Platon, *De Leq.*, L. 11. Plutarque, *Vie d'Artaxercès.*)

A Rome, la loi des Douze Tables défendait, sous la même peine, de nuire par des enchantements, soit aux personnes soit aux biens. Celui qui commettait ce crime était réputé abominable, *sacer erat*, marque de la pins haute indignation. (Pothier, *Pand.*, I, LXXXIX.) Le genre de mort était d'ordinaire la décapitation, le bûcher, l'exposition aux bêtes.

Le bref exposé qu'on vient de faire de la magie divine et de la magie noire renferme des croyances constantes chez tous les peuples idolâtres ; on verra plus loin les modifications qu'y apportèrent les systèmes philosophiques.

DES RAPPORTS DE L'HOMME AVEC LE DEMON, **Joseph Bizouard**, T.1 pp. 119-134, éd. Saint-Rémi.